

saient trop lentes et trop lointaines pour les exigences pratiques de la vie. Mais cette promesse ne devait pas être tenue longtemps; il faut même ajouter qu'elle fut observée en pure perte. Il ne semble pas en effet que, comme juriste, Robert Schumann ait beaucoup profité de l'université de Leipsick (où il trouva du moins les excellentes leçons de piano de Wieck). Quant à l'université de Heidelberg, il se contenta d'y laisser la réputation d'un étudiant plus que dissipé, toujours en partie de plaisir ou même en voyage. La devise des étudiants "gaudeamus" était surtout mise en œuvre par le jurisconsulte insoumis. Il y a là une période de trois années absolument perdues pour la science musicale.

Tout à coup Robert Schumann rompit avec ses habitudes de plaisir, et, renonçant à la vie bruyante des tavernes d'étudiants, il revint à sa vocation artistique en fréquentant assidûment la société des littérateurs et des dilettantes. Cette fois les études de jurisprudence, poursuivies d'ailleurs si longtemps et d'une façon si stérile, se trouvaient sérieusement compromises, la mère de Schumann dut ratifier le retour de son fils à ses premières préférences et lui permettre de quitter l'université d'Heidelberg. Fort de cette autorisation, il vint prendre pension chez Wieck, son maître de prédilection, et s'y livra à l'étude du piano avec une ardeur touchant à la fiévesse.

En outre des leçons de Wieck, il faisait aussi de sérieuses études d'harmonie et de contrepoint avec un musicien très distingué, Dorn, chef d'orchestre du Théâtre de Leipsick. Mais ce retour et cette fièvre musicale n'avaient pas un but purement abstrait; Robert Schumann obéissait à un entraînement plus immédiat. S'il avait rompu brusquement avec les dissipations de sa vie d'étudiant à Heidelberg, c'est à l'admiration et à l'amour que lui inspirait la fille de son maître, Mlle. Clara Wieck, qu'il faut attribuer en grande partie cette métamorphose soudaine, ce retour de l'enfant prodigue sous la tutelle de son maître. Ces grandes et nobles passions exercent une salutaire influence sur la carrière des véritables artistes. Ils puisent dans leur amour même le désir et souvent la puissance de s'élever, pour se rendre dignes de la femme aimée. Il n'est pas douteux que la passion de Robert Schumann pour Clara Wieck doit être mise au rang de ces incidents heureux qui sont une date lumineuse dans la vie des grands artistes. Mais le tempérament mal équilibré du fils du libraire de Zwickau allait bientôt se révéler par de fâcheuses complications. Impatient d'acquérir une virtuosité exceptionnelle, Robert Schumann eut la malheureuse idée d'astreindre ses doigts à une gymnastique tout à fait anormale et qui prouve le danger des procédés mécaniques pratiqués sans modération et sans une extrême réserve.

Schumann avait imaginé d'exercer quatre doigts de chaque main, et de contraindre le cinquième à l'inaction en l'attachant à un point fixe; il produisit ainsi graduellement une telle fatigue des muscles que l'énervernement dégénéra en paralysie partielle. Schumann dut renoncer complètement à l'étude du piano. Ses doigts ankylosés, inertes, refusaient tout service. Il se voua dès lors exclusivement aux études d'harmonie, de contrepoint et de composition.

L'esprit cultivé et la science esthétique de Schumann semblaient le prédestiner à la critique musicale,

et en effet il ne tarda pas à tourner ses vues de ce côté. Passionné, partial, injuste même, dans ses appréciations sur le mérite de ses contemporains, Robert Schumann n'en acquit que plus d'autorité. La vaillance de sa plume, l'initiative audacieuse de ses doctrines groupèrent bientôt une école. Un ensemble d'adeptes se forma, comprenant les champions de l'école romantique, décidés comme Schumann à rompre avec les traditions des vieux maîtres; enthousiastes généreux, mais téméraires, dont les audaces théoriques valaient mieux que les œuvres. Quand on juge de sang-froid, avec l'impartialité facile de l'heure actuelle, ces réformateurs réunis en un petit cénacle, où Schumann s'était multiplié lui-même, sous plusieurs signatures fictives, de façon à donner l'illusion d'un groupe déjà nombreux, on aperçoit aisément ses côtés faibles, le vagabondage de l'inspiration, l'impuissance et la stérilité des rêveries trop prolongées, les aspirations flottantes vers un idéal mal défini, essayant en vain de se substituer aux lois éternelles et simples du beau.

Ce fut en 1834 que Robert Schumann fonda sa revue sous le titre de *Nouvel écrit périodique* sur la musique. Il obtint d'abord un succès de curiosité grâce à sa polémique hardie et à la bruyante audace de ses attaques contre les anciennes formules scolastiques. Remarquons, à ce propos, que Schumann, grand admirateur des œuvres de Mendelssohn, s'est au contraire montré injuste et sévère pour les ouvrages dramatiques de Meyerbeer. Les compositions de la troisième manière de Beethoven avaient toutes ses préférences, et, à part quelques légères restrictions, il témoignait une vive sympathie aux compositions pour piano et aux œuvres vocales de Schubert. Les productions de Chopin et celles de Stephen Heller occupaient aussi une place à part dans ses préférences. Ajoutons que si la nature bizarre, le tempérament inégal de Schumann ont laissé des traces profondes dans l'œuvre de l'esthéticien, la sincérité de ses convictions n'a jamais été mise en doute; s'il s'est trompé, c'est toujours de bonne foi.

Robert Schumann ne tarda pas à être atteint de crises nerveuses, combattues d'abord avec succès, mais qui devaient s'accuser avec une intensité plus vive, à quelques années de distance. Cette prédisposition morbide, résultat d'un travail excessif et d'une tension trop grande de la pensée, réagit fortement sur le cerveau du compositeur. L'esprit s'affaiblit à tel point que l'ancien étudiant d'Heidelberg, le philosophe sceptique finit par accorder toute créance à la folie des tables tournantes et des esprits frappeurs. Véritable halluciné, Schumann prétendait, dans les dernières années de sa vie, se trouver en communication directe avec les esprits de Mendelssohn et de Schubert, et écrire sous leur inspiration les compositions tourmentées de sa seconde manière.

Au milieu de l'année 1851, les crises nerveuses et les douleurs cérébrales dont souffrait depuis longtemps Robert Schumann devinrent plus fréquentes et plus violentes. Comme Beethoven, Schumann fut atteint d'un commencement de surdité; sa parole devint embarrassée et pâteuse, et en 1853, Mme Schumann, espérant un résultat heureux des distractions d'un voyage, visita la Hollande avec son mari. Tous deux y furent accueillis avec une vive sympathie. Schumann reçut